

## ***El cant del cranc***

Quand le naufragé s'échoue sur le sable chaud du rivage, le premier à approcher, à venir jeter un œil, le plus prompt à flairer la bonne affaire, ce n'est ni le vautour ni la mouette, comme on pourrait le croire, ni même la vorace colonie de fourmis rouges, mais, pinces dressées et avançant de travers, le crabe !

*El cranc.*

Le terrible *cranc*, menuisier des carcasses et nettoyeur de cadavres...

On se souvient, enfouis parmi les roseaux, de ces cigales aux ailes cendrées et de ces moustiques à la trompe gonflée de sang.

Nous reviennent à la mémoire ces arêtes de poissons décharnés, suspendus au croc, et ces tortues volant dans un ciel criblé d'étincelles.

Il nous revient encore cet étrange insecte d'or, ces noirs scarabées, ce cafard avançant dans la nuit en secrétant sa nuée d'excréments étincelants...

Nous nous rappelons ces pirogues posées sur les eaux mortes du fleuve et ces jungles luxuriantes peuplées de silhouettes récitant avec ferveur les figures du Kâma-Sûtra.

Puis il y a eu Oualidia, sa lagune, ses flamands roses et sa porte de l'enfer. Avant, il y avait eu Venise, Alma-Ata et Amsterdam. Après, il y aurait Gaillac, Paris et Perpignan.

La lumière, à un moment, est venue des arbres. Dans les sombres et humides futaies du Tarn, enveloppées d'une brume épaisse, il a été chercher, contre vents et pluies, le bosquet roussi par l'automne, la noire abstraction d'un nid posé entre deux branches ou la silhouette blanche des bouleaux émergeant comme des sentinelles dans le gris immuable du jour.

Au milieu de son pays, au milieu même de son être, coule une rivière... Une rivière illuminée par les libellules dont la source est l'enfance... Une enfance parmi les herbes et les bêtes... En osmose avec les étoiles et les bestioles de toutes sortes qui habitaient alors le monde...

Au bord de la rivière, comme il l'espérait, il a trouvé les cailloux. Les rocs, les roches, les rochers. Pierres, galets, boîtes crâniennes dispersées le long des berges, *rocas* épars comme les éclats d'une glace brisée avec fracas. Au bout des pinceaux de Roger Cosme Estève, les rochers se dressent, volent, dansent... deviennent des bonhommes, des atomes ou les sombres planètes d'une galaxie intime et tourmentée, auréolée de mauve et de rose.

L'écriture traverse la toile comme le train le paysage, - comme l'éclair zèbre le ciel d'orage. Elle la cingle, la fait trembler, vibrer de tout son épiderme, et tout à coup à nos oreilles résonne la voix du dedans, la voix maudite de tous les peintres de tous les temps - Caravage et Goya, Van Gogh et Rothko - qui, alors qu'autour d'eux le monde s'effondre, s'échinent jour après jour, coûte que coûte, à rejoindre leur atelier et à peindre leur pauvre grande œuvre.

Tout à coup, surgissant de la calligraphie, déchirant le dessin, cassant la fragile figuration de l'ensemble, surgit le crabe !

*El cranc*, monstre marin et marcheur, noir et menaçant, mécanique et nécrophage.

De ses pinces coupantes, il tranche la toile, la mord, la tord, la découpe en menus morceaux et, la tâche accomplie, satisfait et repu, en abandonne les maigres oripeaux derrière lui.

Quel bruit font les pinceaux lorsqu'ils se posent sur le drap de la toile ?

Que pense le noir lorsque le peintre l'applique en larges aplats sur la feuille de dessin ?

Il y a en Roger Cosme Estève un Matisse caché. Clandestin. Un coloriste qui s'ignore, ou s'empêche, mais, presque à son insu, dès que surgit le vert tendre, le jaune fluo, ou l'orange oxydé, l'œil s'éclaire, la poitrine palpite, le cœur bat plus vite - car la vie est là, la vie et l'amour, avec ses exaltations et ses émotions exacerbées.

Rien d'étonnant à ce que ses dessins soient soulignés, rehaussés d'un généreux trait de khôl, - réputé depuis les Égyptiens pour sublimer l'œil en lui donnant de la profondeur et du mystère. Depuis toujours, Roger Cosme Estève a choisi son camp. Le camp des femmes. Et son pays. *L'Andalousie de l'amour* comme le chante Le Cantique des cantiques.

S'envolent les rochers...  
Se posent les rochers...

*El cant del de cranc...*

*El cranc* a beau chanter, entonner sa funèbre oraison, battre l'air de ses pinces maléfiques, ronger la chair et les os, se construire sa cabane et s'installer comme s'il était chez lui, à demeure, ce ne sont pas seulement l'homme et la femme qui se dressent devant lui, ce n'est pas seulement l'amour qui s'oppose à sa malfaissance, mais la peinture, la peinture toute entière.

Et pour tout dire, l'Art... qui lui dit d'une voix claire et ferme - je ferai de toi, aussi mauvais, aussi vénéneux sois-tu, mon matériau, ma nourriture, mon fervent ferment.

**Didier Goupil**

Écrivain

*Dernier livre paru : Le Journal d'un caméléon,  
la biographie mouvementée et fantasmée du peintre Roger Cosme Estève  
éditions Le Serpent à Plumes, 2015*